Cabinets de curiosités ou biotopes de recherche?

Autor(en): **Fischer, Roland**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): **25 (2013)**

Heft 98

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-554035

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Cabinets de curiosités ou biotopes de recherche?

Les collections scientifiques sont considérées comme poussiéreuses et sans intérêt pour la recherche. Mais cela n'est pas vrai pour nombre d'entre elles. Les mentalités doivent évoluer si l'on veut éviter que des trésors soient perdus.
Par Roland Fischer

Le journal *Schweiz am Sonntag* titrait récemment «L'Université de Bâle a un problème à la Mörgeli». L'article relayait un rapport interne qui montrait que les collections scientifiques de l'alma mater avaient urgemment besoin d'être prises en main. Sans les grands titres provoqués par le licenciement du conseiller national UDC Christoph Mörgeli de son poste de conservateur du Musée d'histoire de la médecine de l'Université de Zurich, ledit rapport n'aurait sans doute jamais rencontré le moindre écho médiatique.

Au-delà de l'affaire Mörgeli, les experts sont pourtant conscients depuis longtemps des problèmes des collections scientifiques. L'absence de vue d'ensemble en est l'un des plus importants. Les universités et leurs institutions abritent des collections d'objets de toutes sortes, qui ne sont pas toutes, et de loin, confiées à des musées. Souvent, personne ne sait vraiment ce qui y a été déposé. Selon le rapport précité, à l'Université de Bâle, moins d'un quart des trente collections sont méticuleusement inventoriées.

En bocaux ou empaillés

Nombre de collections scientifiques sont anciennes et reflètent aussi parfois une conception surannée de la recherche. Ce caractère poussiéreux et muséal est particulièrement patent dans le domaine de la botanique et de la zoologie, ainsi que dans celui de la médecine. «En sciences naturelles, les collections ont perdu leur intérêt», constate Flavio Häner, coauteur du rapport et collaborateur scientifique au Musée d'histoire de la pharmacie à Bâle. Certaines d'entre elles remontent à une époque où les chercheurs installaient des cabinets de curiosités dans les maisons royales. Les biologistes moléculaires ne s'intéressent guère aux organes en bocaux ou aux animaux empaillés, auréolés d'exotisme. Mais il serait hasardeux de conclure, à partir de ces exemples, que ces collections sont dépassées par définition.

«En se développant, la science s'est éloignée des collections», explique Anke te Heesen, historienne des sciences à l'Université technique de Berlin et spécialiste de l'histoire des collections. Mais certaines d'entre elles sont tout sauf obsolètes. Leur importance en archéologie et en ethnologie n'a ainsi jamais été remise en question. Elles ont aussi une valeur en botanique et en zoologie, même si cette dernière ne saute pas immédiatement aux yeux. Par exemple, en ce qui concerne la recherche sur la biodiversité ou dans le cas d'espèces tout juste éteintes, pour collecter des échantillons d'ADN. Par ailleurs, même si une collection scientifique ne joue plus de rôle majeur dans l'enseignement et la recherche, sa valeur en tant qu'archive demeure, relève Cornelia Weber, du centre des acquis culturels Hermann von Helmholtz à Berlin. D'où la nécessité de conserver les collections universitaires et leur potentiel de recherche pour les futures générations. «Nous ignorons ce qu'il sera possible d'en faire dans cinquante ans», note-t-elle.

Collections gravement menacées

Flavio Häner n'irait pas jusque-là. On ne peut pas tout garder, fait-il valoir, ne serait-ce qu'en raison des ressources limitées de la recherche. Son objectif n'est pas de transformer l'Université en musée, mais il estime urgent de procéder à un relevé des stocks et, si nécessaire, de les analyser plus en détail. Ces dépôts contiennent «à la fois des trésors et du bric-à-brac», résume-t-il. Il faudrait en avoir une meilleure vue d'ensemble. Dans ce but, il organise un congrès qui se tiendra les 13 et 14 septembre prochains à Bâle, afin d'initier un réseau national de recherche et de conservation des collections scientifiques des hautes écoles de Suisse (http://sammlungen.unibas.ch). Le temps presse, estime le chercheur, car certaines collections sont «gravement menacées» en raison du manque d'intérêt des hautes écoles.

Nombre de ces collections, autrefois essentielles pour la recherche, ont été délocalisées, par exemple dans des musées d'histoire naturelle. Alors que d'autres dorment dans les caves des universités ou dans les armoires d'un institut. En cas de transformation de l'infrastructure de recherche, une question se pose très vite: «Que fait-on de la collection?» Il arrive que cette dernière soit alors jetée, sans que l'on ait évalué sa valeur, explique Flavio Häner qui, dans sa thèse de doctorat, s'est penché en détail sur les collections de l'Université de Bâle.

Nouvel esprit

En Allemagne, les mentalités ont déjà évolué. Lorsqu'on lui demande si les collections scientifiques sont en crise, Anke te Heesen répond: «En 2008, j'aurais dit oui, mais entre-temps, beaucoup de choses ont changé.» Le conseil allemand de la recherche a produit un rapport selon lequel les collections font partie intégrante de l'infrastructure de la recherche. Un bureau de coordination a été mis sur pied, et les collections ne sont plus considérées isolément. Pour Cornelia Weber, un nouvel esprit s'est développé. Flavio Häner espère qu'une dynamique comparable s'amorcera en Suisse.

L'ère de la disponibilité illimitée n'est pas forcément synonyme de menace pour les objets liés à des sites précis. La mise en réseau et la numérisation sont susceptibles de conférer de nouvelles impulsions aux collections. De nouveaux projets de recherche pourraient y avoir accès au travers d'une banque de données centrale. La mise en réseau et la coordination ne sont toutefois guère avancées en Suisse. A l'Université de Zurich, notamment, il n'y a pas de responsable des collections, et la situation est la même dans la plupart des hautes écoles. A l'exception de l'Université de Bâle, qui a confié la coordination des collections scientifiques à Susanne Grulich, archiviste universitaire.

En Suisse, une stratégie en la matière n'a pas encore vraiment été esquissée. Beat Müller, porte-parole de l'Université de Zurich, souligne toutefois que si les collections scientifiques cessent de revêtir une importance pour l'enseignement et la recherche, elles manquent leur objectif. Le but n'est donc pas la création de purs musées publics entre les murs des universités. Mais quel devrait-il être alors? La question mérite qu'on y réfléchisse de manière urgente.

Trésors cachés. Collection de médicaments du Musée d'histoire de la pharmacie de l'Université de Bâle. Elle a été réunie au cours de la première moitié du XXe siècle.
Photo: Valérie Chételat